

FEUILLETON DU CANARD

# LE CORRICOLO

XXIII

LE CAPUCIN DE RESINA

Restait le point le plus difficile ; le certificat était nul sans le sceau pontifical, et ce sceau, monseigneur l'appliquait lui-même et le portait nuit et jour à son doigt, dans une bague enrichie de diamants magnifiques. Il s'agissait donc de voler cette bague. Le brigand ne fût pas longtemps à prendre son parti : il loua une petite chambre à deux pas de l'archevêché, s'étendit sur un grabat comme un homme prêt à rendre son âme, fit appeler un confesseur, et, après avoir reçu avec humilité profonde et une dévotion exemplaire les sacrements de l'Eglise, il demanda en grâce que l'archevêque en personne vint lui administrer l'extrême-onction, ajoutant qu'il avait à lui confier un secret duquel dépendait le salut de son âme.

"Comme le cas était urgent et que le moribond paraissait n'avoir plus que quelques instants à vivre, l'archevêque s'empressa de se rendre à la prière du bandit : et après avoir signé son front, sa bouche et sa poitrine de l'huile bénite, se baissa pour recueillir ses paroles faibles et entrecoupées déjà par le râle de l'agonie. Le mourant se leva sur ses coudes par un suprême effort, et, prenant la main de l'archevêque, murmura ces mots à l'oreille du prélat :

"—Courez chez vous, monseigneur ; tandis que j'expire ici, mes complices mettent le feu à votre palais.

"L'archevêque n'en voulut pas entendre d'avantage ; il sauta l'escalier en trois bonds, traversa la rue d'un seul pas, et fit sonner à cloche d'alarme. Il n'y avait ni feu, ni complot, ni voleur ; seulement, lorsque Son Eminence fut revenue de son effroi, elle s'aperçut que sa bague avait disparu.

"Le lendemain, l'archevêque reçut une lettre conçue en ces termes :

"Monseigneur, j'ai mon certificat, et je vous rendrai votre bague à la condition que vous ne vous opposerez pas plus longtemps à ma vocation.

"Signé : Frère PIETRO LE BANDIT."

"A dater de ce jour, personne ne songea plus à s'opposer à la vocation de Pietro : il peignit lui-même sa petite chapelle des âmes du pur-

gatoire, et il demanda l'aumône aux voyageurs en leur mettant le couteau ou le pistolet sous la gorge.

—Mais la peur te fait divaguer, mon pauvre Francesco ; cet homme me paraît vieux et infirme, et, pour toute arme, il ne nous a montré que sa bourse.

—Oh ! le scélérat ! s'écria Francesco avec un nouveau frisson ; mais c'est là son poignard, ce sont là ses pistolets, c'est là sa carabine. D'abord, âge, infirmités, dévotion, tout cela n'est que comédie. Il vous avalerait en trois bouchées un régiment de dragons. Ensuite, rien qu'en vous montrant sa bourse, il vous dit : " L'argent ou la vie ; " c'est sa manière. Il vous la présente d'abord du côté des âmes du purgatoire. Si vous lui faites l'aumône à cette première sommation, tout est dit, il vous remercie et vous laisse aller en paix ; mais, si vous lui refusez, il tourne la bourse de l'autre côté : et savez-vous ce qu'il y a de l'autre côté ? son propre portrait dans son ancien costume de brigand, armé d'un énorme couteau, et au bas du portrait en lettres rouges : PIETRO LE BANDIT.

—Et si on ne tient pas compte des deux avis ?

—Alors, on peut faire son paquet et se préparer à partir pour l'autre monde. Mais cela n'est jamais arrivé. Il est trop connu dans le pays.

A ma grande satisfaction, Francesco, toujours sous l'impression de sa terreur, n'osa plus railler les moines que nous rencontrâmes sur notre route, se découvrit respectueusement devant la croix de Portici, et récita une double prière en repassant devant les statues de saint Janvier et de saint Antoine.

Honneur au capucin de Resina ! Il venait de convertir le dernier volairien de notre époque.

XXIV

SAINT JOSEPH

Nous avons vu le lazzarone dans sa vie publique et dans sa vie privée : nous l'avons vu dans ses rapports avec l'étranger et dans ses rapports avec ses compatriotes. Or, comme l'incrédulité de Francesco pourrait fausser le jugement de nos lecteurs à l'endroit de ses confrères, montrons maintenant le lazzarone dans ses relations avec l'Eglise.

Un moine prend un batelier au môle.

—Où allons-nous, mon père ?

—Au Pausilippe, dit le moine.

Et le batelier se met à ramer de mauvaise humeur ; le moine ne

paie jamais son passage. Par hasard, il offre une prise de tabac. voilà tout. Cependant il est inouï qu'un batelier ait refusé le passage à un moine.

Au bout de dix minutes, le moine sent quelque chose qui grouille dans ses jambes.

—Qu'est cela ? demande-t-il.

—Un enfant, répond le batelier,

—A toi ?

—On le dit.

—Mais tu n'en es pas sûr ?

—Qui est sûr de cela ?

—Vous autres moins que personne ?

—Pourquoi nous autres moins que personne ?

—Vous n'êtes jamais à la maison.

—C'est vrai ; heureusement que nous avons un moyen de nous assurer de la vérité si l'enfant est à nous.

—Lequel ?

—Nous le gardons jusqu'à cinq ans.

—Après ?

—A cinq ans, nous lui faisons faire une promenade en mer.

—Et puis ?

—Et puis, quand nous sommes à la hauteur du Capri ou dans le golfe de Baïa, nous le jetons à l'eau.

—Eh bien ?

—Eh bien, s'il nage tout seul, il n'y a pas de doute sur la paternité.

—Mais s'il ne nage pas ? ...

—Ah ! s'il ne nage pas, c'est tout le contraire. Nous sommes sûrs de la chose comme si nous l'avions vu de nos deux yeux.

—Alors, que faites-vous de l'enfant ?

—Ce que nous en faisons ?

—Oui.

—Que voulez-vous, mon père ! comme, au bout du compte, ce n'est pas sa faute, à ce pauvre petit, et qu'il n'a pas demandé à venir au monde, nous plongeons après lui et nous le retirons de l'eau.

—Ensuite ?

—Ensuite, nous le rapportons à la maison.

—Et puis ?

—Et puis nous lui donnons sa nourriture ; c'est ce que nous lui devons. Mais, quant à son éducation, c'est autre chose ; cela ne nous regarde pas. De sorte que, vous comprenez, mon père, il devient un affreux garnement sans foi ni loi, ne croyant ni à Dieu ni aux saints, maugréant, jurant, blasphémant ; mais lorsqu'il a atteint sa quinzième année, quand il n'est plus bon à rien au monde, nous en faisons...

—Vous en faites quoi ? Voyons, achève.

—Nous en faisons un moine, mon père.

Il ne faut cependant pas croire que le lazzarone soit voltairien, matérialiste ou athée ; le lazzarone croit en Dieu, espère en l'immortalité de l'âme, et, tout en raillant le mauvais moine, il respecte le bon prêtre.

Il y en avait un qui faisait faire aux lazzaroni tout ce qu'il voulait. Ce prêtre, c'était le célèbre Padre Rocco, dont nous avons déjà parlé à propos de la prédication sur les crabes.

Padre Rocco est plus populaire à Naples que Bossuet, Fénelon et Fléchier tout ensemble ne le sont pas à Paris.

Padre Rocco avait trois moyens d'arriver à son but : la persuasion, la menace, les coups. D'abord il parlait avec une onction toute particulière des récompenses du paradis ; puis, si le moyen échouait, il passait au tableau des souffrances de l'enfer ; enfin, si la menace n'avait pas plus de succès que la persuasion, il tirait un nerf de bœuf de dessous sa robe, et frappait à tour de bras sur son auditoire. Il fallait qu'un pêcheur fût bien endurci pour résister à un pareil argument.

Ce fut Padre Rocco qui réussit à faire éclairer Naples. Cette ville, resplendissante aujourd'hui d'huile et de gaz, de réverbères, de cierges et de veilleuses, était, il y a cinquante ans, plongée dans les plus profondes ténèbres. Ceux qui étaient riches se faisaient éclairer la nuit par un porteur de torche ; ceux qui étaient pauvres tâchaient de se trouver sur le chemin des riches, et, s'ils suivaient la même route qu'eux, ils profitaient de leur fanal.

Il résultait de cette obscurité que les vols étaient du double plus fréquents à cette époque qu'ils ne le sont aujourd'hui ; ce qui paraît impossible, mais ce qui n'en est pas moins l'exacte vérité.

Aussi la police décida-t-elle, un beau matin, qu'on éclairerait les trois principales rues de Naples : Chiaïa, Toledo et Forcella.

(A suivre)

POUR TOUTES PLAIES  
ET BRULURES

n'usez que du Célèbre On-  
guent de Pin Parfumé.